

Jacques Roisin
DANS LA NUIT LA PLUS NOIRE
SE CACHE L'HUMANITÉ
Récits des justes du Rwanda



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

**DANS LA NUIT
LA PLUS NOIRE
SE CACHE L'HUMANITÉ**
Récits des justes du Rwanda

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Première de couverture : Kélyne Miternique, *Les Justes*

Mise en page : Mélanie Dufour

© Les Impressions Nouvelles – 2017

www.lesimpressionsnouvelles.com

info@lesimpressionsnouvelles.com

Jacques Roisin

**DANS LA NUIT
LA PLUS NOIRE
SE CACHE L'HUMANITÉ**
Récits des justes du Rwanda

Préface de Colette Braeckman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

À Freya De Clercq et Faustin Murangwa
Plus que des compagnons de voyage,
ils furent des compagnons d'humanité.

Pour Ariane

Livre écrit à partir d'une enquête réalisée au Rwanda
(mai 2011 - septembre 2013) par Freya De Clercq,
Faustin Murangwa et Jacques Roisin.
Avec la précieuse coopération de Guillaume Sacré.

Préface

Depuis plus de 20 ans, Jacques Roisin, psychanalyste et chargé de cours à l'Université Catholique de Louvain, est à l'écoute des victimes de violences graves, agressions, viols, guerres. Attentif à toutes les méthodes de déshumanisation – il a été entre autres co-responsable de l'aide aux réfugiés du Kosovo en Belgique francophone –, il s'est attaché à mettre en œuvre des pratiques thérapeutiques visant à enrayer la destruction de l'esprit humain, à reconstruire l'estime de soi et le désir de vivre ensemble. En 2008 le Rwanda le rattrape. Comment y échapper ? Comment croire qu'un Belge, psychanalyste de surcroît, puisse éviter d'être interpellé par le génocide, ses mécanismes, par la mise en condition des esprits, par le reniement complet des valeurs, et surtout par l'effondrement des barrières morales que l'on devait découvrir sapées de l'intérieur depuis longtemps ?

C'est donc en 2008 que Jacques Roisin atterrit au Rwanda, dans le cadre d'un colloque d'abord, ensuite de collaborations entre son université et l'Université du Rwanda, l'hôpital psychiatrique de Ndera et aussi Avega, l'association des veuves du génocide. Il y rencontre également, de manière incontournable, Ibuka, « Souviens-toi », une association rwandaise fondée en

1995 afin de préserver la mémoire du génocide et d'aider les rescapés. C'est en 2001 déjà que ces deux associations, de manière assez discrète d'ailleurs, avaient commencé à s'intéresser aux « personnes intègres », les « Indakemwa », ces simples citoyens qui, durant trois mois, avaient refusé d'adhérer à la logique de mort et, au péril de leur vie, tenté de sauver leurs voisins. C'est bien plus tard qu'Ibuka donnera à ces héros modestes le nom de « Justes », s'inspirant de l'expression israélienne « Juste parmi les nations ». Au Rwanda cependant, ces « justes », ces « intègres » ne sont pas à comparer avec les « non-juifs » qui avaient sauvé les persécutés : ces citoyens, confrontés à la menace de mort qui pesait sur leurs voisins, pas nécessairement des amis du reste, ont dit : « Non ! » Offert aide et protection, sans trop se soucier des conséquences possibles. Une recherche menée par Ibuka en 2010 avait permis, sur 240 cellules (la cellule est la plus petite unité administrative du Rwanda) de répertorier 271 « Justes ». Le chiffre réel est certainement plus élevé, mais tous les justes, ces consciences de l'ombre, ne se sont pas nécessairement fait connaître, quand ils n'ont pas tout simplement perdu la vie...

Quelques centaines... C'est peu sans doute mais c'est beaucoup aussi. Assez en tous cas pour faire voler en éclats les généralités, les globalisations selon lesquelles tous les Hutus, indistinctement, auraient participé aux massacres de leurs compatriotes tutsis, se seraient laissé emporter, à la fois individuellement et collectivement, par la logique de la haine. C'est assez aussi pour que, sans s'attarder sur les méandres de la culpabilité, l'on choisisse de mettre l'accent sur l'essentiel, à savoir les ressorts du courage des uns, de la lâcheté des autres...

PRÉFACE

Assez rapidement, Roisin s'intéresse à ces justes et, au cours de plusieurs séjours, en compagnie de Freya De Clerck, née de père belge et de mère rwandaise, et de Faustin Murangwa, né au Congo de parents réfugiés rwandais et revenu au pays, il s'attache à en rencontrer quelques-uns. À les écouter, à nouer avec ces gens des liens d'estime et surtout de compréhension.

Adressées à Boris, un prêtre catholique italien, à Zura, restée fidèle aux traditions ancestrales et traitée de sorcière, à Damas Gisimba, directeur d'un orphelinat, à Silas, militaire pentecôtiste, à l'imam Rachid Magabo, les questions posées à vingt sauveteurs pris au hasard furent multiples, croisées et toujours inspirées par le désir de comprendre. Où ? Quoi ? Comment ? Et surtout pourquoi ? Pourquoi eux ? Pourquoi ces gens simples, dont certains ne sont jamais allés à l'école, ont-ils un jour décidé d'ouvrir leur porte, d'aménager un abri au fond de la cour, de soigner des blessés, de nourrir des orphelins ? De mentir aux voisins, aux Interahamwes qui montaient la garde et débusquaient les « traîtres », les « complices », les « tièdes », de jouer aux plus fins avec eux, avec ruse et ténacité...

Pour obtenir le dévoilement des réponses, Roisin et ses compagnons ont dû faire preuve de patience. Laisser la parole naître sur l'herbe, éclore au fond d'une boutique, se frayer un chemin au fond d'un petit bar. Les rencontres ont été humaines, à portée d'hommes, sans prétention juridique ou idéologique. Il s'agissait simplement d'écouter, de comprendre, de savoir pourquoi ceux-là, et pas les autres, avaient refusé de suivre le mouvement.

La première partie du livre est certainement la plus attachante. On y découvre, à Ruhango, Zura Karuhimbi,

réputée sorcière, jeteuse de sorts, une vieille femme qui « avait des Tutsis cachés partout dans sa maison » y compris sous son lit. Sous des feuilles et des épiluchures de haricots elle cachait aussi des Hutus qui avaient épousé des femmes tutsies et avaient comme les autres peur d'être tués.

Zura définit en termes simples les raisons de son engagement : « dans ma famille, nous haïssions la haine ». Elle l'a payé cher : sa maison a été brûlée, sa fille tuée, et cependant elle n'a pas connu la peur, persuadée qu'elle était de vivre sous la protection d'un léopard mythique, membre de son clan. Guérisseuse, spécialiste des plantes médicinales, Zura est un personnage de légende, une survivante du Rwanda ancien, ce vieux royaume qui existait avant les Blancs, et dont elle perpétue le savoir et les traditions.

Si Zura nous emmène dans le Rwanda des traditions, dans le silencieux pays où seules les collines gardent la mémoire des temps anciens, Damas Gisimba est lui un témoin des bouleversements liés à l'indépendance du pays. Son père, qui avait fondé un orphelinat, dut quitter le pays pour le Congo voisin, car il appuyait un parti monarchiste (le Mouvement monarchiste rwandais) honni par les Belges qui à l'époque soutenaient le parti ethniste Parmehutu prônant l'« émancipation » des Hutus et la mise à l'écart des Tutsis. Décidé à poursuivre l'œuvre de son grand-père, préparant son fils à le suivre sur cette voie, Damas ouvre un orphelinat dans le quartier populaire de Nyamirambo.

C'est là que, dans les premières heures qui suivent l'attentat contre l'avion du président Habyarimana, le 6 avril 1994, affluent des enfants en grand nombre et aussi des

PRÉFACE

adultes, profitant du fait que dans les quartiers éloignés les barrières n'ont pas encore été érigées. Damas exprime ses souvenirs en termes simples : « je ne voulais pas mourir lâche ». Et à tous il ouvre son orphelinat. Lorsque passent des Interahamwes, à la recherche de nouvelles proies, il n'hésite pas à leur donner de la nourriture, voire de l'argent, pour qu'ils passent leur chemin. Le courage et la ruse, lui aussi...

C'est Damas qui le premier parle de Jésus à ses interlocuteurs. De celui qui, durant les trois mois qu'a duré le génocide, avait, disait-on, abandonné le Rwanda. Il relève que les Interahamwes utilisaient des calices pour y mettre de la bière, que l'église avait été saccagée et que d'ailleurs Jésus, avec son nez fin, était considéré comme un Tutsi. Plus tard, Roisin relèvera que dans les églises saccagées, plusieurs Christ ont eu le nez brisé. Un nez trop pincé, un nez tutsi...

Après Damas, Roisin et ses compagnons ont laissé parler les musulmans et plus particulièrement ceux de Mabare menés par leur imam Rachid Magabo. Très vite, 300 Tutsis viennent s'ajouter aux 500 Tutsis de Mabare car, dit l'imam, « les gens des environs savent qu'en vertu de notre religion, nous sommes habités de compassion ». De fait les musulmans de Mabare organisent la résistance, dressent des barricades, repoussent des assaillants armés et l'imam prend la tête des défenseurs.

Face une foule de 7 000 assaillants, la bataille est inégale et ceux qui le peuvent se cachent dans les marais, « la forêt de papyrus ». D'autres se replient dans la mosquée qui est criblée de balles. Comme ailleurs dans les églises, on jette des grenades par les fenêtres et finalement le lieu

de culte sera incendié. Pour ces musulmans, la principale cause de la haine qui a jeté les Rwandais les uns contre les autres, c'est la politique. Par contre la religion musulmane les a aidés à demeurer fidèles aux valeurs d'humanité : « notre religion nous enseigne que tu dois secourir, aider ou protéger particulièrement toute personne condamnée à mort sans avoir reçu un jugement légitime ».

À noter que les musulmans restaient attachés à nommer Dieu par le terme traditionnel rwandais Imana, mais comme Rachid, ils répètent que « les hommes sont tous pareils. Ils ont été créés par Dieu et saignent du même sang ».

Après le génocide, les justes n'ont pas nécessairement bénéficié du respect de leurs voisins, de la reconnaissance de leur communauté dont ils avaient cependant sauvé l'honneur : Silas, un militaire par la suite envoyé au Soudan, a vu son fils être empoisonné par des membres de la communauté locale tandis que par la suite la famille de son épouse Providence lui témoigna son hostilité pour avoir épousé, en tant que Hutu, une rescapée tutsie.

Parcourir les témoignages recueillis par Roisin et ses compagnons, c'est s'immerger dans le Rwanda rural, pauvre, le Rwanda des collines, où chacun sur cette terre si peuplée, vit sous le regard de tous et où les relations de bon ou de mauvais voisinage représentent un élément essentiel de la vie.

Ces témoignages venus de l'intérieur du pays nous emmènent loin de la politique, qui, à la veille d'avril 1994, était omniprésente à Kigali, mais si faiblement comprise, si tragiquement simplifiée à l'intérieur du pays.

PRÉFACE

Les témoignages, recueillis au ras du sol et du quotidien, s'approchent au plus près de la « fabrication » de la haine, cette construction de l'esprit due à la propagande, à la jalousie et ils permettent de découvrir comment sont nées quelques fleurs inattendues et précieuses, celles de la solidarité humaine. Comme Jean Hatzfeld, qui après avoir laissé longtemps parler les victimes, se mit à l'écoute des tueurs, comme Hélène Dumas qui, au terme d'années de recherche, décrivit le génocide « au village », comme Jean-Paul Kimonyo, qui écrivit sur un « génocide populaire », Roisin et ses compagnons ont essayé de dénuder au quotidien les fils du génocide mais surtout les ressorts de la compassion.

La deuxième partie du livre se détache de la livraison quasi brute du témoignage (d'autant plus forte qu'elle n'a pas été décantée ou interprétée) et s'attache à répondre à des questions d'ordre historique, à remonter aux sources du fanatisme, à définir l'arme de la terreur qui incarnait l'ordre nouveau qui s'était étendu sur le Rwanda, l'ordre du génocide.

Mais une fois de plus, c'est lorsqu'il laisse parler ses témoins opposés au génocide que le thérapeute est le plus intéressant. Il classe ses héros en plusieurs catégories : les opposants déclarés, les résistants, comme l'imam Magabo qui organisa la résistance armée sur sa colline, et bien sûr les 60 000 Tutsis qui se réfugièrent sur la colline de Bisesero armés de pierres, de lances et de bâtons et qui n'étaient plus que 2000 survivants lorsque l'armée française, avertie de leur existence par les journalistes, décida enfin de les protéger...

Viennent aussi les sauveteurs, ces justes que Roisin qualifie d'« exceptionnellement normaux », et les « petites mains silencieuses », tous ceux qui étaient au courant des caches et qui, au lieu de les dénoncer apportaient argent ou nourriture aux fugitifs.

Existents aussi les « refusants », tous ceux qui se sont dérobés aux ordres de tuer, ont fait semblant de se rendre sur les barrières ou ont mis en place des « barrières fantômes », mais ne se sont pas ouvertement, de manière déclarée, opposés au génocide, s'abstenant de se confronter aux tueurs. Sans chercher à convaincre qui que ce soit, les refusants sont simplement des gens qui, à titre individuel, ont pensé « moi je ne fais pas cela » et ont tenté d'esquiver l'ordre de tuer.

L'auteur s'attache aussi, longuement, à définir le caractère des sauveteurs : ils prennent soin de leurs protégés avec délicatesse, veillant souvent au maintien de l'hygiène corporelle, ils font preuve de courage et de détermination et leur acte est posé de manière désintéressée, sans qu'il soit question de reconnaissance ou d'éventuel partage de biens matériels. La plupart des sauveteurs reconnaissent avoir été mus par Imana, le dieu traditionnel des Rwandais, qui les inspire, les guide et finalement est le seul à les protéger, mais aussi, comme ils le soulignent tous, « par leur propre cœur ».

À mon sens cependant, l'étude des ressorts religieux demeure incomplète : comment se fait-il qu'à part le père Boris, catholique italien, tous les autres justes soient protestants, évangélistes, pentecôtistes ou musulmans. Où sont les catholiques ? Discrets, absents, ou appartenant aux hordes de tueurs... Pourquoi les élèves des Pères blancs,

PRÉFACE

les disciples des missionnaires catholiques ont-ils été les plus contaminés par la haine des Tutsis, par la jalousie à leur égard, par l'esprit de revanche ? Après de passionnants récits de terrain, livrés au plus près du réel, au plus vrai de la tragédie, l'auteur se livre à de longues analyses psychanalytiques, nourries de nombreuses expériences et références, cherchant à éclairer la compassion humaine. Mais il ne répond pas, lui non plus, à la question qui nous hante depuis deux décennies : pourquoi les tueurs étaient-ils en leur grande majorité des catholiques ? Pourquoi cette religion-là a-t-elle plus particulièrement échoué, dans un pays qui fut naguère consacré au Christ-Roi et considéré comme le plus grand succès de l'évangélisation en Afrique ?

Colette Braeckman

Avant-propos

Le Rwanda se situe au cœur de l'Afrique noire. Le pays est encadré entre la République Démocratique du Congo à l'ouest, l'Ouganda au nord, le Tanganika à l'est et le Burundi au sud. Il fait partie d'un ensemble géologique, linguistique et culturel nommé « L'Afrique des Grands Lacs¹ » qu'entourent les lacs Tanganika, Kivu, Édouard, Albert et Victoria (Nyanza). Un climat tropical tempéré y règne, marqué par une alternance de saisons sèches et humides. Deux vastes fossés d'effondrement bordés de hautes montagnes s'y déploient selon un axe nord-sud, ils sont appelés « Rift occidental » à l'est duquel s'étale l'escarpement de la crête Congo-Nil, et « Rift oriental » qui, descendant des terres éthiopiennes, traverse celles du Kenya et de la Tanzanie. Sur le relief plus élevé vers l'ouest s'élève la grande forêt primaire d'altitude et les monts volcaniques Rwenzori tandis qu'à l'est s'étendent les savanes arborées². Les idiomes parlés dans cette région appartiennent aux langues dites bantoues, depuis qu'au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ des populations bantouphones venant de l'est du bassin du fleuve Congo ont envahi par vagues successives les territoires interlacustres³.

L'histoire ancienne du Rwanda a pu être reconstruite avec de nombreuses précisions qui concernent essentiellement les dynasties régnantes, les armées et les guerres, car de nombreuses traditions orales ont été transmises à travers les siècles par des générations d'archivistes de la cour. Ceux-ci étaient recrutés dans des familles désignées, les traditions étaient découpées par morceaux, les mêmes fragments étaient attribués à des archivistes différents. Lorsque ceux-ci étaient convoqués à la cour pour réciter la tradition qui leur avait été attribuée, ils pouvaient être battus ou mis à mort si leur mémoire était prise en défaut. Beaucoup de ces traditions ont été recueillies et transcrites par l'historien rwandais Alexis Kagame (1912-1981). De nombreux chercheurs occidentaux les ont également récoltées auprès de personnes âgées, et enregistrées.

Entre 1957 et 1962, l'historien africaniste Jan Vansina a dirigé la récolte à grande échelle des traditions historiques narratives. Il situe la fondation du royaume rwandais au XVII^e siècle. À cette époque la terre rwandaise et toutes les régions avoisinantes étaient constituées en chefferies miniatures régnant sur quelques collines. « Certains dirigeants se faisaient appeler *unwami* [rois] et se réclamaient de pouvoirs surnaturels et de rituels capables de faire prospérer les terres, le bétail et les gens qui dépendaient d'eux⁴. » À coup de conquêtes, de regroupements et d'organisations nouvelles, plusieurs royaumes se sont alors mis en place à côté du Rwanda, tels le Karagwe, le Nkore, le Ndorwa, le Gisaka, le Bugesera et le Burundi. Ces petits états ont incorporé l'ancienne idéologie magique, la participation d'une classe dirigeante, la présence d'une reine mère partageant l'autorité royale, l'importance d'un tambour dynastique incarnant dans

l'imagination populaire l'entité politique territoriale... Il semble que la formation, le long de la rive orientale du lac Albert, du grand royaume de Bunyoro, qui fut puissant du XVII^e au XIX^e siècle, ait provoqué la nécessité régionale de construire des états dépassant en force militaire les anciennes chefferies. C'est ainsi que, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, un pasteur nomade nommé Ndori descendit des prairies du Nord avec de grands troupeaux, il occupa une petite chefferie de montagne au Busigi dans le massif de Byumba, d'où il conquit le Bumbogo et le Buzira, dont le roi Byinshi était contesté par ses mages. Il trouva de nombreux alliés locaux et, traversant le fleuve Nyabarongo, il soumit les territoires du Rwanda central.

Le terme « rwanda » signifiait littéralement « la surface occupée par un essaim ou un éparpillement » et par extension « vaste enclos », il était toujours utilisé avec un qualificatif précisant le lieu d'origine. « Ainsi "l'éparpillement de Kamonyi" indique l'aire occupée par les gens ayant essaimé de Kamonyi. Dans les récits historiques, on entend des rois parler de "mon Rwanda" et leurs proches leur parler de "ton Rwanda" pour désigner le territoire des gens qui leur obéissent⁵. » C'est sous Ndori que le terme devint le nom du royaume qu'il avait fondé. Selon Vansina, Ndori aurait instauré un nouveau type de contrat nommé *ubuhake*, qui plaçait les pasteurs dans une relation de soumission économique et politique : le subordonné reçoit du roi des têtes de bétail en usufruit ainsi que sa protection militaire, en contrepartie il l'assiste en toute occasion, devient son vassal et ne peut rompre le contrat. Ndori acquit un nouveau tambour dynastique nommé Karinga en remplacement du tambour Rwoga du petit royaume de Bumbogo-Buzira qu'il avait vaincu, et il devint roi. Il

recruta des ritualistes au sein de lignages locaux influents. Il s'entoura d'une armée prestigieuse grâce à laquelle il soumit nombre de petits royaumes. Le nom de son clan allait être donné à la dynastie qui régnerait pendant des siècles sur le Rwanda, la dynastie Nyiginya.

Mais les récits mythiques rwandais prétendent que la dynastie Nyiginya remonte bien au-delà de Ndori, jusqu'à des temps immémoriaux. Ils énumèrent les noms des Mwami (les Rois) héroïques et rapportent leurs hauts faits militaires : ils content les grignotages de territoires, les conquêtes multiples, les rares défaites qui, d'une petite colline primitive de Gasabo, située sur les bords du lac Mohazi à vingt kilomètres au nord-ouest de Kigali, ont, à travers les siècles, précédé le royaume de Ndori puis mené le pays jusqu'à ses frontières actuelles.

En 1892, l'explorateur autrichien Oscar Bauman entra au Rwanda. Il réalisait un voyage de découverte des régions que la Conférence de Berlin de 1884-1885 avait placées sous le protectorat de l'Empire allemand. Il y resta trois jours. Il était le premier Blanc à pénétrer le royaume rwandais. Le Mwami Yuhi V Musinge Rwabugiri régnait alors au Rwanda. Il avait été désigné roi en 1867, héritant d'un pays dont le tracé des frontières était semblable à celui du Rwanda actuel. Son règne fut marqué par des guerres continues et de nombreuses violences internes. Il avait mené tant de batailles victorieuses qu'il annexa nombre de territoires et de petits royaumes situés à l'ouest, au nord, à l'est, au sud de son pays, et il doubla la superficie du Rwanda. À sa mort survenue en 1895, tous les états conquis reprirent leur indépendance.

AVANT-PROPOS

Sur cette terre où l'on dit qu'Imana-Dieu vient dormir chaque nuit après avoir passé la journée dans le monde, un génocide a été perpétré entre le 7 avril et le 4 juillet 1994. En l'espace de trois mois, entre huit cent mille et un million de personnes furent massacrées.

Notes :

Nous avons réservé les notes de bas de page aux explications qui favorisent une meilleure compréhension du texte, toutes les autres notes (références bibliographiques, présentations des recherches citées, explications approfondies, etc.) ont été reportées en fin de volume.

Les termes « Hutu », « Tutsi » et « Twa » sont invariables en kinyarwanda, car le pluriel se marque en ajoutant le suffixe « Ba » avant le mot pour indiquer le pluriel et « Mu » pour indiquer le singulier lorsqu'il est question de personnes (« Bahutu » pour « les ou des Hutus », « Mututsi », pour « le ou un Tutsi », « Batwa » pour « les ou des Twas »). La même règle vaut pour les adjectifs se rapportant aux personnes. En règle générale le pluriel et le singulier des choses et des plantes se marquent par l'ajout des suffixes « bi » et « ki ». Nous avons choisi d'accorder les termes d'origine rwandaise lors de leur reprise dans la langue française. Nous écrivons donc « des Tutsis », « une coutume hutue ».

Introduction

À la découverte des *Indakemwa*, les « Intègres » du Rwanda

Mon premier voyage au Rwanda eut lieu en novembre 2008. Je devais passer quelques jours à Kigali pour participer au colloque organisé par le Ministère de la Santé du pays sur le thème « Du trauma à la reconstruction psychique ». J’y ai présenté une conférence, « Destruction et reconstruction du sentiment d’humanité ». Françoise Uwera, Darius Gishoma et Patrick Rwagatare, une infirmière et deux psychologues rwandais, avaient insisté pour que j’y sois invité. Ils connaissaient plusieurs de mes articles sur les questions du traumatisme psychique, et l’un d’eux les avait particulièrement intéressés : il était consacré à l’efficacité des groupes de parole pour venir en aide aux victimes de violences. Les personnes en trauma se trouvent en quantité innombrable au Rwanda : en 1994, entre huit cent mille et un million de personnes⁶ ont été massacrées, au motif d’être Tutsi, ou d’être Hutu et de ne pas partager la volonté de génocider les Tutsis.

Tandis que je me préparais à partir pour Kigali, Françoise, Patrick et Darius me demandèrent de prolonger mon séjour de quelques jours, pour rencontrer des équipes de cliniciens qui travaillent avec des rescapés du

génocide. Je suis resté trois semaines entières au Rwanda, ne remarquant pas la beauté du paysage qu'offrent les mille collines, les forêts et les lacs, n'y voyant que la barbarie humaine qui s'était déroulée en ces lieux et que mes nombreux interlocuteurs, inlassablement, me décrivaient. Darius Gishoma et Célestin Sebuho m'emmenèrent au mémorial de Gisozi, à Kigali. Il existe de nombreux mémoriaux au Rwanda, ils ont été construits à travers tout le pays pour perpétuer la mémoire des victimes du génocide de 1994. La colline de Gisozi⁷ a été choisie pour recevoir les 257 000 dépouilles recueillies dans la ville de Kigali au lendemain de la tragédie de 1994. Le mémorial s'est ouvert en avril 2004, à l'occasion du dixième anniversaire du génocide⁸. Parmi tous les mémoriaux rwandais, celui de Gisozi présente la plus importante documentation sur le génocide des Tutsis. C'est là qu'en novembre 2008, j'entendis parler pour la première fois de Hutus qui avaient caché des Tutsis pour qu'ils échappent à l'extermination. Je m'étais arrêté devant un panneau qui leur était consacré, et j'étais attiré par la photographie d'une vieille femme. Elle semblait me regarder profondément, son visage exprimait la joie et la détermination. Mes amis me dirent qu'il s'agissait de Zura, une ensorceleuse réputée au Rwanda : « Elle est parvenue à sauver de nombreux Tutsis cachés chez elle parce qu'elle mettait en fuite les Interahamwes, les miliciens du génocide, en les menaçant de leur jeter des sorts. Cela concerne des croyances ancestrales encore vivaces dans la population. » La crainte, mêlée d'admiration, se faisait entendre dans leurs voix.

Quelques années plus tard, j'ai voulu marquer une rupture dans mes préoccupations cliniques et intellectuelles. Cela faisait dix-huit ans que je travaillais comme

INTRODUCTION

psychanalyste dans le domaine des victimes de violences graves, agressions, viols, guerres ou génocides. L'essentiel de mes travaux théoriques concernait la déshumanisation, ses causes, ses effets et les pratiques thérapeutiques qui pouvaient y répondre. Je ressentais de plus en plus la nécessité de me mettre à l'écoute des potentialités humanisantes dont l'être humain peut faire preuve. C'est ainsi que j'eus le projet de rencontrer des Hutus qui avaient sauvé des Tutsis pendant le génocide. Je repensai immédiatement à Zura. Je profitai de mon deuxième voyage au Rwanda pour lui rendre visite. C'était en mai 2011, j'étais envoyé au Rwanda par mon université de Louvain-la-Neuve pour des collaborations cliniques et théoriques diverses avec l'Université Nationale du Rwanda, l'hôpital psychiatrique de Ndera, l'Association des Veuves du génocide (AVEGA)... Durant ce séjour j'interviewai également Monsieur Damas Gisimba, qui dirigeait un orphelinat dans le quartier de Nyamirambo à Kigali. Il y avait caché de nombreux Tutsis pendant le génocide et évité que l'on ne vienne tuer ses 317 enfants, sous le prétexte de ne pouvoir avec certitude distinguer les enfants de type Tutsi et ceux de type Hutu.

Entre-temps, j'avais rencontré Freya De Clercq à l'université de Louvain-la-Neuve où elle suivait un de mes cours. Née de mère rwandaise et de père belge, elle avait vécu toute son enfance au Rwanda avec sa famille. Accompagnée de ses deux frères et de ses parents, elle avait quitté le pays quelques jours avant le déclenchement du génocide d'avril 1994 pour des vacances en Belgique où, depuis, la famille s'était installée. Quelque temps avant mon départ de mai 2011 pour le Rwanda, je confiai à Freya mon projet de me mettre à l'écoute de Rwandais

qui avaient accompli des actes de sauvetage pendant le génocide. Elle m'apprit que lors d'un voyage récent au Rwanda, elle avait exprimé le même désir à un avocat de Kigali nommé Faustin Murangwa, et que celui-ci l'avait alors emmenée auprès de Mario Falconi. Ce prêtre catholique avait choisi de rester au Rwanda lors du déclenchement du génocide afin d'« accomplir son devoir de chrétien ». Il avait hébergé près de trois cent cinquante personnes dans son église paroissiale de Muhura, à l'est du Rwanda, qui furent ainsi sauvées de la mort. Freya me recommanda vivement de rencontrer Faustin à Kigali.

Faustin Murangwa est né en 1978 à Goma, dans le Nord-Kivu au Zaïre. Ses parents s'y étaient réfugiés en 1959 pour fuir la politique de terreur organisée à l'encontre des Tutsis ; les incendies de bâtiments, les vols, les pillages, les chasses aux Tutsis étaient destinées à les forcer au départ. Faustin est venu au Rwanda en 1994, en suivant l'entrée des troupes du FPR, le Front Patriotique Rwandais des opposants politiques⁹ au régime de Habyarimana. Il y est devenu avocat en 2009. Dès 2004, Faustin s'est intéressé aux sauveteurs hutus. Il était choqué par la stigmatisation populaire, qui accuse les Hutus d'une responsabilité collective du génocide, ce qui a pour effet de diviser la communauté rwandaise dans un schéma antagoniste : « À tout Tutsi victime répond tout Hutu bourreau. » Les sauveteurs représentaient pour lui l'exemple même de cette erreur de jugement. Il était également heurté par les vantardises de certains Hutus s'attribuant faussement des actes héroïques alors que les personnes qui avaient accompli des actes de sauvetage restaient silencieuses. Il a donc travaillé en partenariat¹⁰ avec les associations Ibuka et Avega. Ibuka, « Souviens-toi », est une association rwan-

INTRODUCTION

daïse fondée en 1995 qui veut préserver la mémoire du génocide, aider les rescapés, militer pour la prévention des génocides. Avega est une association de veuves du génocide. En 2001 ces deux associations avaient commencé à répertorier et à rendre hommage aux *Indakemwa*, les personnes « intègres » qui ont secouru des Tutsis menacés pendant le génocide. À l'époque de sa collaboration avec Ibuka et Avega, Faustin avait tenu à rencontrer certains de ces sauveteurs pour entendre leurs témoignages directs. Suite à ma rencontre avec Faustin Murangwa, il était devenu évident aux yeux de Freya, de Faustin et de moi-même que nous réaliserions ensemble les rencontres de sauveteurs.

Nous avons effectué au Rwanda trois séjours, du 22 octobre au 6 novembre 2011, du 2 au 22 avril 2012 et du 30 mars au 14 avril 2013. Nous y avons recueilli les propos de dix-huit personnes ayant accompli des actes de sauvetage. Seize d'entre elles avaient reçu le titre de « Justes » par Ibuka. Le mot « Justes » a été utilisé pour la première fois à propos des sauveteurs rwandais par l'ONG Penal Reform International (PRI) qui déclarait dans son rapport de 2004¹¹ : « Ces Justes sont l'exemple vivant qu'un choix était possible. » Le terme était emprunté à l'expression israélienne « Justes parmi les nations ». En 1953, la Knesset avait voulu ainsi honorer les non-juifs qui avaient mis leur vie en danger pour sauver des juifs pendant le nazisme.

Suivant l'exemple du PRI, Ibuka a substitué le terme de « Justes » à celui d'« *Indakemwa* », « les Intègres », que l'organisation utilisait jusqu'alors. Ibuka réserve l'attribution de la mention de « Juste » aux personnes qui

répondent à trois critères précis. Le premier exige d'avoir sauvé au moins un Tutsi lors du génocide et de n'avoir d'aucune façon participé pendant la même période à des actes malveillants à l'égard des Tutsis. Les deux autres concernent le caractère « irréprochable » de la conduite manifestée dans les temps qui ont suivi le génocide. Il s'agit d'avoir contribué activement aux témoignages sur les faits de génocide, par exemple en participant aux gacaca^a. Il s'agit également d'avoir favorisé le processus de réconciliation, par exemple par des propos non-ségrégationnistes ou par la participation aux commémorations officielles du génocide.

Ibuka a commencé un recensement des « Justes » sur le territoire du Rwanda. Une recherche partielle¹² organisée du 11 au 23 février 2010 et couvrant 240 cellules^b, lui a permis de répertorier 271 « Justes ». Le choix de rencontrer préférentiellement des « Justes » pour notre recherche revient à Faustin Murangwa. Il pouvait ainsi recontacter les personnes qu'il avait soutenues lors de sa collaboration avec Ibuka et Avega et n'avait pas revues depuis. De plus le travail rigoureux d'enquête réalisé par Ibuka nous garantissait que les sauveteurs interviewés avaient sauvé sans aucune recherche de bénéfice personnel et n'avaient ni tué ni lésé personne.

Par ailleurs, une amie rwandaise m'avait signalé l'existence d'un évangeliste de Kigali qui avait participé à des

a. Les tribunaux communautaires, dits « juridictions gacaca », mis en place au Rwanda de 2005 à 2012 pour juger les crimes et délits commis pendant le génocide à l'exception de ceux exécutés par les planificateurs, ont examiné 1 981 388 cas.

b. Le Rwanda compte 14 980 villages regroupés en 2148 cellules, 416 secteurs et 30 districts.

INTRODUCTION

massacres de Tutsis dans les années 70 et avait caché des Tutsis traqués pendant le génocide de 94, nous espérions que son témoignage nous éclaire sur les motivations antagonistes qui mènent aux actes de génocide et de sauvetage. Lors de mon séjour au Rwanda d'avril 2012, j'avais aussi rencontré dans la famille qui m'hébergeait une jeune femme de 24 ans qui avait été cachée et sauvée dans une famille hutue, elle m'accompagna auprès de ses sauveurs afin que je puisse recueillir leurs témoignages. Nous n'avons pas souhaité augmenter le nombre de personnes interviewées, car nous avons préféré dialoguer avec elles à plusieurs reprises afin de leur donner l'occasion d'approfondir leurs propos. J'ai également recueilli en Belgique le témoignage d'une femme hutue qui avait sauvé une fillette traquée, dont j'avais écouté le récit poignant au Rwanda. Sa position parmi les autres sauveteurs interviewés est toute particulière, car elle était fiancée à un génocidaire alors même qu'elle cachait plusieurs femmes traquées à l'insu de son compagnon, devenu son mari après le génocide. J'ai choisi de ne pas reprendre son témoignage parmi ceux des autres sauveteurs, étant donné l'ambiguïté de sa position à l'égard des génocidaires. Je retournai au Rwanda à l'occasion d'un colloque organisé à Butare en septembre 2013. Je profitai de cette opportunité pour rencontrer Borile Eros. Ce prêtre catholique italien a sauvé plus de cinq cents enfants tutsis en les abritant dans son orphelinat sous de faux noms. Il y a également caché plusieurs Tutsis adultes. J'ai tenté à plusieurs reprises de rencontrer deux autres Rwandais hutus, l'un avait participé activement au génocide et restait convaincu du bien-fondé de l'idéologie génocidaire, l'autre avait sauvé un Tutsi en le cachant chez lui et pratiqué le génocide à l'encontre d'autres Tutsis. Je

pensais sans doute pouvoir entendre dans leurs témoignages, chez l'un, la folie de son aliénation dans la malveillance absolue, comme si celle-ci incarnait l'antithèse de la bienveillance des justes, chez l'autre, la possibilité énigmatique de leur coexistence dans l'âme d'une même personne. Mais les personnes contactées se sont montrées hésitantes puis se sont dérobées aux rencontres. Au total, nous avons interviewé vingt sauveteurs et l'épouse d'un vingt-et-unième, assassiné au temps du génocide. Nous avons également rencontré sept personnes qui ont été sauvées^a. Nous aimons nous aussi nommer les sauveteurs par le terme de « justes » eu égard à leurs conduite compassionnelle courageuse vis-à-vis de personnes traquées et menacées de génocide, mais nous l'écrivons sans majuscule car eux-mêmes refusent une idéalisation héroïque de leurs actes qu'ils considèrent normaux, et nous ne nous référons pas à leurs conduites post-génocide, uniquement à l'humanité dont ils ont témoigné en 1994.

Faustin nous a emmenés à la rencontre de sauveteurs, dans les faubourgs de Kigali, la capitale, dans la ville de Kibuye et ses alentours (Kibuye se trouve au bord du lac Kivu, à l'ouest du Rwanda), au-delà de la forêt de Mukura du sud-ouest rwandais, dans les villages du Bugesera, à l'Est, près de Gitarama, au centre du pays, à Butare, la ville du Sud.

Nous sommes entrés nous asseoir dans les maisons, nous avons discuté allongés sur l'herbe des allées, accroupis devant une boutique, accoudés dans le bar d'un petit village, debout dans la cour intérieure d'un mini restau-

a. On peut trouver une présentation synthétique de ces vingt situations dans le « tableau des personnes interviewées » placé en fin d'ouvrage.

tions de colline, un autre encore traînait des problèmes d'alcool. Pourquoi vouloir qu'ils échappent à la condition humaine ? L'idéalisation du juste peut entraîner des effets néfastes. Une image trop idéalisée peut se renverser dans son contraire, selon la loi du fonctionnement de l'imaginaire. Paul Rusesabagina, le gérant de l'Hôtel des Mille Collines, fut, au Rwanda, glorifié comme un héros, tel qu'il se présentait d'ailleurs lui-même, puis, sur base de quelques révélations, peut-être réelles, il fut décrié comme un sinistre individu incapable du moindre début de bienveillance. L'association Ibuka a le grand mérite d'avoir mis en relief l'existence de ceux qui avaient été les oubliés des premières années de l'après-génocide. Mais je me permettrai de proposer des mises en garde liées aux effets d'une idéalisation du juste, ceci dans le but de susciter le débat. Je veux parler des critères de reconnaissance du « Juste » liés aux conduites post-génocide « moralement irréprochables » au-delà des actes de sauvetage, et à sa promotion en tant que modèle à suivre. Pour rappel, ces critères concernent l'attitude de prosélytisme en faveur de la réconciliation, et une collaboration aux gacaca ainsi qu'aux commémorations du génocide. Le sauveteur doit-il manifester un comportement militant pour que ses actes altruistes et courageux soient pris en considération ? Peut-être s'agit-il d'exiger ainsi que les sauveteurs dignes de reconnaissance officielle correspondent à l'image du citoyen-modèle au service de la nouvelle idéologie de la justice post-génocide et de la réconciliation entre Hutus et Tutsis, qui a remplacé celle du racisme « ethnique » et de l'extermination. Par ailleurs, le processus de reconnaissance des « Justes » semble mis au service d'une incitation à considérer leur conduite comme un comportement-mo-